

subir des épreuves douloureuses de famille, dans cette maison d'Autriche si éprouvée.

On croirait qu'un mauvais génie l'ait couvert, dès sa naissance, de son aile funeste; car à l'heure même où il venait au monde, dans le vieux château de Schönbrunn, un autre prince, âgé de 20 ans, portant le plus grand nom du monde, s'éteignait dans ce même château impérial d'un mal inconnu qu'on ne voulut jamais définir. Le cercueil du roi de Rome frôla le berceau de l'Empereur du Mexique, et il semble qu'un inexorable destin ait voulu, en un jour sinistre d'orage, venger à Queretaro.... la mort mystérieuse du fils de Napoléon I^{er} et de Marie-Louise, Archiduchesse d'Autriche !

CHAPITRE II

MONOGRAPHIE DE MEXICO

La ville de Mexico. — Edifices et Couvents. — La Cathédrale, son trésor. — Les monuments profanes. — Population. — Mœurs et coutumes mondaines. — Environs de Mexico. — Tacubaya. — Chapultepec. — Sanctuaire de Guadalupe,

Pendant que se perpétrèrent les premiers actes effectifs de notre action politique au Mexique, nos troupes, installées dans Mexico et ses environs, jouissaient d'un repos bien gagné et savouraient les charmes de la vie spéciale que comportaient les mœurs de la population.

Mexico était-elle une ville captivante pour le grand public ? Assurément non. Elle n'était qu'originale pour un Européen. Bâtie sur un terrain lacustre, au bord de deux lacs, immenses mais peu profonds, dont les eaux enlacent la cité dans un réseau de canaux, qui pénètrent dans toutes les rues par des rigoles recouvertes, les parcourant dans leur milieu, Mexico fut baptisée : la Venise aztèque. Les rues droites et rectangulaires, bordées dans la partie centrale seulement par des maisons à terrasses, peu élevées et aux façades plus ou moins ornées dans les quartiers riches, seraient d'une monotonie désespérante s'il ne surgissait un peu partout les immenses et lourdes bâtisses des vieux couvents à l'extérieur rébarbatif, destiné à défendre, à dissimuler aussi le luxe et le confort de l'intérieur, ainsi que la richesse architecturale et artistique de leurs chapelles monumentales. Ces édifices mystérieux étaient empreints d'un prestige pres-

que superstitieux que leur imprima le fanatisme des puissances cléricales d'autrefois, notamment le colossal monastère de Santo-Domingo, immense bastille où siégeait le tribunal suprême de l'Inquisition.

Presque tous ces couvents, du reste, étaient déserts, et nos soldats y trouvaient un cantonnement confortable mais peu monastique.

Quant aux monuments publics, en dehors des édifices religieux, la curiosité, si archéologique fût-elle, est promptement assouvie. A part le Palais de l'Ayuntamiento (mairie), ils sont insignifiants, voire même le Palais du Gouvernement que j'ai qualifié déjà de modeste caserne. Je dois signaler cependant de magnifiques aqueducs déversant leurs eaux dans de ravissantes et artistiques fontaines; mais les uns et les autres suintent l'eau et le délabrement, attestant tristement des splendeurs antiques.

Il n'en est pas ainsi, cependant, pour les édifices religieux où l'archéologue avisé trouve de riches champs d'admiration. Quelques églises, en effet, les paroisses, ont échappé au vandalisme et on se plaît à les admirer, à les étudier, notamment la cathédrale, car elles ont conservé toute leur splendeur et une grande partie de leurs richesses.

Sur de larges et puissantes assises, la basilique élève sa superbe et majestueuse façade d'une ordonnance simple mais grandiose, accusant fièrement le grand style de la fin du XVI^e siècle, dédaignant, dans ses grandes lignes, comme dans son ornementation pure et sévère, l'abondance parfois confuse des détails décoratifs de l'architecture espagnole. Cette façade, percée de trois portes géantes, est encadrée par deux tours carrées, lourdes, massives, s'élevant à 80 mètres de hauteur en trois corps superposés, couronnées de dômes-campaniles en forme de cloches qui, suspendues au ciel, semblent appeler les fidèles à la prière.

A l'intérieur, au centre de trois larges nefs, sous les voûtes immenses soutenues par des colonnes étonnantes de hardiesse et de légèreté, apparaît, dans un fond lointain,

le chœur encadré par un jubé à proportions colossales, amoncellement merveilleux de sculptures fouillées et ajourées. Partout c'est un éblouissement d'or, d'argent, de peintures; de toutes parts apparaissent des toiles de la grande école des Murillo, Vélasquez, Léonard de Vinci. Dans le chœur, sur un socle énorme d'un travail incomparable, s'élève une Assomption en or massif, pesant plus de mille onces; devant l'autel est suspendue une lampe en argent, merveille de ciselure, d'une valeur de 350.000 francs. Le tabernacle est un bloc d'argent de 800.000 francs.

Si on reste ébloui devant ce miroitement de richesses, que ne devrait-on pas éprouver en contemplant le trésor de l'église, sévèrement gardé dans la sacristie? C'étaient, en nombre considérable, des ornements d'église, objets du culte, vases sacrés en métaux précieux, souvent garnis de pierreries, des dais incomparables par la richesse des ornements, tentures, broderies, dentelles; enfin une énorme quantité de pierres précieuses: diamants, saphirs, rubis, etc...

Pourtant, c'est dans cette dernière partie du trésor que des soustractions importantes avaient été faites sous le gouvernement précédent, par le ministère d'agents officiels, et portées au Palais où était établie la monnaie de Mexico. On s'efforça de vendre ces valeurs, mais on ne réussit que dans une infime proportion, car le public considéra cette opération comme sacrilège.

Entre toutes ces opérations mystérieuses, il en est une qui ne manque pas d'intérêt car elle les caractérise toutes.

Parmi les objets précieux se trouvait une custode magnifique qui, en dehors de sa très grande valeur intrinsèque, avait un prix inestimable, parce qu'elle était une œuvre artistique incomparable et, en outre, sortie des mains d'artistes du pays. Cette pièce hors ligne avait été achetée pour la modique somme de 500.000 francs à D. José Borda, qui la céda ainsi pour faire à la cathédrale un présent discret. Toute en or, la custode avait près d'un mètre de hauteur et était ornée, sur une de ses faces, de 5.890 diamants et

*General
Rafael Aguirre Colorado*

sur l'autre de 2.653 émeraudes, 544 rubis, 106 améthystes et 8 saphirs ! Quel éblouissement ! Mais aussi quel gaspillage !

Le ministre des Finances d'alors, ne pouvant trouver d'acquéreurs, vendit le joyau pour 23.000 piastres (122.000 francs) à un étranger qui le porta en Europe, au grand désespoir des patriotes mexicains.

C'est ainsi, du reste, que disparurent la plus grande partie des trésors religieux, sans profit pour le pays.

Je tiens ces renseignements, précis et suggestifs, d'un ouvrage publié à Mexico, en 1864, et que je me procurai alors. Il a pour titre : « *Mémoire sur la propriété ecclésiastique et la richesse publique détruite, et victimes faites par les Démagogues, de 1858 à juin 1863.* » Je suis bien certain qu'on ne trouverait pas à cette heure un seul exemplaire de cette publication que la censure aura détruite.

Comment vivait-on alors, dans cette cité européenne greffée sur un sauvageon aztèque ? A notre arrivée, la population subit une transformation. Sous le régime Juarez, la plupart des familles opposantes, riches ou aisées, avaient fui la capitale, les autres s'y tenaient à l'écart ; aussi la vie mondaine était-elle taciturne, malgré les efforts des personnalités officielles pour l'animer, et surtout du Président, secondé par ses quatre filles comme maîtresses de maison, son épouse, de race indienne, n'ayant pu s'habituer au corset et se tenant à l'écart de toute cérémonie nécessitant une toilette de gala. Il y avait aussi une colonie étrangère et bon nombre de Français qui, volontairement ou non, avaient quitté la France lors de la révolution de 1848 et, intelligents et laborieux, s'étaient créés, dans le commerce ou l'industrie, des situations généralement florissantes.

Dès notre entrée dans Mexico la situation mondaine subit un certain bouleversement. Ceux qui avaient brillé au premier rang s'éclipsèrent et ceux qui s'étaient tenus dans l'ombre reparurent au grand jour. Bon nombre de familles riches, qui n'étaient inféodées systématiquement à aucun

parti, restèrent et acceptèrent franchement l'intervention, ainsi que la plupart des étrangers. Dans ces conditions, nos officiers étant logés provisoirement dans de bonnes maisons de la ville, des relations cordiales s'établirent rapidement, des réunions s'organisèrent et notre jeunesse galonnée se lança dans un flirt général. Nous étions la nouveauté, les Mexicaines étaient le charme ; il n'en fallait pas davantage pour charger les accumulateurs !

J'ai parlé de flirt ; mais, au Mexique, on remplace ce vilain mot anglais par la classique expression mexicaine que nous traduisions noviotage. Lorsqu'un jeune homme avait distingué une jeune fille et que celle-ci acceptait ses hommages délicats et discrets, le premier était qualifié novio et l'objet de ses assiduités devenait sa novia. C'étaient les deux termes de l'idylle. Alors, tout le monde, autour d'eux, se prêtait avec grâce à l'échange des amabilités, les facilitait même. Cette situation particulière, parfois éphémère, avait souvent des durées invraisemblables ; cependant, elle aboutissait presque toujours au mariage ou cessait par lassitude. J'ai connu un duo du noviotage qui, au bout de quatre ans, soupirait encore quand j'ai quitté le pays, et un autre qui prit fin parce que le novio, qui était Anglais, ne cultivait pas les sports équestres et se lassa de voir sa novia cavalquer avec un beau cavalier mexicain. Le dénouement fut que la belle Isabella G.... coiffa Santa Catharina ! Et ce fut dommage.

Mais si le rôle de novio avait des avantages privilégiés, il avait aussi de rudes devoirs auxquels ne se soumettaient que les fanatiques, et encore fallait-il qu'ils fussent à peu près désœuvrés ; qu'on en juge. Le novio, le vrai, le convaincu, devait, dans la matinée, faire une apparition muette sous la fenêtre de la dulcinée, puis lui adresser un bouquet, réapparition destinée à juger de l'effet produit ; quelques heures après, déambuler à l'Alameda et soupirer à chaque rencontre de la belle ; dans l'après-midi, cavalcader en brillant costume au Paséo, avec tours de force équestre, en

croisant le carrosse de la novia; après dîner, duo-promenade sentimental sur la promenade de las Cadenas (chaines, c'est bien d'à propos), place de la Cathédrale; enfin Tertullia (soirée intime). Quelle vie d'abruti quand elle dure des années !!

Heureusement que nous, jeunes officiers, qui cultivions le sport du noviotage, le plus souvent comme art d'agrément, bien que pour un certain nombre il ait abouti au pied des autels, nous lui apportions un tempérament plus pondéré, excusé et pardonné en raison de nos devoirs et occupations militaires.

Parmi les noviotages français qui se prolongèrent dans le mariage, il en est deux qui, à des titres très différents, furent caractéristiques. Le plus important fut celui du maréchal Bazaine, sur lequel j'aurai à revenir. L'autre se recommande par des conséquences, des concordances plus qu'originales et invraisemblables. Un capitaine d'infanterie, qui était resté pendant quelque temps dans une grande ville de l'intérieur, allait épouser la très jolie fille d'une riche veuve encore jeune, chez laquelle il était logé. Un matin, son ordonnance vient le trouver et, avec un solennel embarras, lui demande d'obtenir pour lui aussi l'autorisation de se marier. Le capitaine, étonné, veut savoir avec qui il veut convoler, sans doute avec quelque servante indienne de la maison ! Sa stupéfaction fut formidable quand le pioupiou lui déclara que c'était avec la maîtresse de la maison, c'est-à-dire celle qui, deux jours après, allait être sa belle-mère ! Il n'y avait rien à faire et il devint, malgré lui, le gendre de son ordonnance !!

Dans cet ordre d'idées des entreprises sentimentales, il serait invraisemblable de croire qu'il ne s'était pas noué des intrigues moins innocentes et que la chronique scandaleuse fût toujours muette, car il y eut aussi un flirtage irrégulier; mais ces entreprises galantes restèrent mystérieuses et ne troublèrent pas l'opinion publique. Dans tous ces romans passagers on ne connut guère de mésaventures sérieuses. Il y eut bien quelques anicroches plutôt comiques, voire

même un conflit sérieux survenu entre un de nos brillants officiers de cavalerie, un Parisien d'élite, et l'époux d'une des plus belles personnes de la haute société. Mais celui-ci était plus jaloux qu'il ne convenait, car on plaïda l'erreur d'un quiproquo et l'affaire se termina galamment et sans scandale, entre deux épées.

Un mois s'était à peine écoulé depuis notre arrivée à Mexico que la société mondaine, devenue très brillante et très animée, montrait qu'elle était avide de jouir de la tranquillité rétablie et d'oublier, dans les plaisirs, les tristesses passées. Quelques fêtes à éclat furent données par de riches familles et surtout par les grands banquiers, en tête desquels marchait Davidson, cousin des Rothschild, de Londres.

Quant aux légations étrangères, elles se tenaient sur la réserve et leurs salons restaient fermés. Alors, pour reconnaître toutes les amabilités dont ils avaient été l'objet, et cimenter les relations acquises, les officiers résolurent d'offrir, à leur tour, un grand bal à toute la société de la capitale qui accepta avec le plus gracieux empressement, ainsi que les colonies étrangères. Les frais de cette fête devaient être répartis entre les officiers au prorata du grade de chacun.

Le théâtre fut remarquablement organisé en salle de bal par une commission d'officiers, secondée par les services du génie et de l'artillerie. La scène, reliée au parquet de la danse qui recouvrait tout le parterre, était transformée en une retraite mystérieuse de forêt vierge sous laquelle était installé un magnifique et plantureux buffet. La salle entière disparaissait sous des cascades de fleurs et de verdure dans lesquelles les loges devenaient des nids embaumés. Sous cette parure composée par la flore mexicaine, étaient partout répartis, avec harmonie, les sévères et imposants décors que l'artillerie dispose avec tant de goût artistique. Dans ce cadre chatoyant du riant et du sévère, se détachaient partout, en groupes dans les loges, en guirlandes animées sur les galeries, les éclatantes toilettes de toutes les élégances

féminines, resplendissantes de grâce, de beauté.... et de pierreries. Dans cet essaim de cinq cents Mexicaines apparaissait l'apothéose de la femme.

Les danses furent suivies avec un entrain inconnu dans cette société, les Mexicains conservant dans ces grandes réunions mondaines une apparence de froideur affectée, de faux dédain et une dignité peut-être excessive, qui contrastent étrangement avec le fond de leur caractère. Mais le tempérament exubérant et expansif de nos jeunes officiers apporta une heureuse diversion à ces habitudes locales. Et pourtant, dans ce tournoi chorégraphique, les palmes du triomphe furent conquises par les Mexicains dans l'exécution convaincue de la danse classique du pays et, je crois, de tous ceux d'origine espagnole, la fameuse Habanera. La musique en est dolente, langoureuse et ranimée parfois par des accents triomphants qui se succèdent avec des rythmes changeants appropriés au poème mystérieux qu'elle traduit. La danse se module avec cette harmonie pleine d'éloquence qui passionne, énerve et appelle enfin l'extase du Derwiche. La habanera ne se danse pas, elle se soupire en duos. On y trouve des réminiscences d'ondulations vaporeuses et lascives des Almées, accusant une descendance mauresque. Elle a dû se murmurer à la cour de Grenade, sous les coupoles d'or de l'Alhambra !

Enfin, il fallut les premiers rayons du soleil pour faire s'évanouir la féerie et mettre fin à cette ivresse de la habanera. Puis Mexicains et Français se quittèrent, ravis les uns des autres, emportant un souvenir parfait des plaisirs partagés.

La fête fut donnée quelques jours après l'organisation de l'Assemblée constituante et pendant la période d'accalmie qui suivit cet effort politique. Par son immense succès, elle contribua puissamment à nous créer de nouvelles sympathies et à raffermir celles que nous avions déjà su conquérir. C'était bien le meilleur facteur de la pénétration pacifique.

Les environs de Mexico jouent un rôle important dans l'existence de la population, surtout celle des hautes classes. Ils s'étendent vers l'Occident, sur les dernières assises de la Cordillère, étagées en mamelons et collines, s'élevant vers les lourds contreforts de la chaîne. Sur cet immense amphithéâtre pittoresque et d'une grande richesse de végétation, sont répandus, en grand nombre, jusque dans les gorges de la montagne, des villages, des haciendas riches et florissantes, voire même quelques petites villes auxquelles la proximité de la capitale donne une importance particulière. La principale est Tacubaya, le Saint-Cloud mexicain, situé à quatre kilomètres seulement de Mexico, parcourus par un rudiment de tramway traîné par des mules.

Tacubaya est un délicieux séjour où, au milieu de parcs et de jardins, de luxueuses villas, de nombreux cottages se cachent dans la verdure et les fleurs. C'est là que la haute société de Mexico vient passer la saison des villégiatures.

Le seul reproche qu'on puisse adresser à cette oasis mondaine qu'était Tacubaya, c'est d'être hantée trop souvent, presque en permanence, par le démon du jeu qui, dans tout le Mexique, est l'objet d'un culte passionné. Et pourtant cette passion ne s'applique guère qu'au *Monte*, jeu livré presque uniquement au hasard.

Les Mexicains déploient dans la succession des phases émouvantes du monte, des aptitudes exceptionnelles et remarquables de sang-froid et de dignité qui semblent en contradiction avec leur tempérament plutôt bouillant. En présence des oscillations capricieuses de la chance, ils conservent un calme impassible et perdent sans murmures, sans gestes ni regrets apparents, des sommes parfois énormes, tout ce qu'ils possèdent même, avec une élégance et une dignité extraordinaires.

Dans les tripots, où se livrent ces luttes acharnées entre la veine et la déveine, on assiste parfois à des incidents invraisemblables. Un joueur endiablé, accablé par la guigne, gentleman jouant contre un ami, avait tout perdu ; il se joua

lui-même contre une somme relativement modique. Il perdit et pendant longtemps il fut, en quelque sorte, le peon, l'esclave du gagnant. Puis, un jour, ayant amassé quelques piastres, il proposa de recommencer la partie; la veine lui sourit et il regagna sa liberté et une assez bonne somme en plus. Un autre avait joué sa femme et l'avait perdue; mais je ne sus pas ce qu'il en advint par la suite; il n'a sans doute pas essayé de la regagner, comme l'autre sa liberté!

Tout près de Tacubaya, sur la route de Mexico, à l'extrémité abrupte d'un promontoire rocheux, s'élève, à pic, le château de Chapultepec, qui, de 70 mètres de hauteur, domine toute la plaine de Mexico, déployant aux regards un merveilleux panorama que terminent dans le ciel les majestueux sommets du Popocatepelt et de l'Ixtaxihuatl. L'habitat de cette colline rocheuse remonte à la plus haute antiquité. On en a conscience dès le VIII^e siècle, où s'y était établie une colonie d'individus très industriels et très civilisés pour l'époque, qui venaient sans doute du Yucatan, où on retrouve des restes remarquables d'une civilisation paraissant dériver de celle des Egyptiens.

Lorsque Mexico fut sortie des eaux et s'éleva sur les limons des lacs, Chapultepec devint un lieu de pèlerinage. Plus tard, les rois aztèques y établirent une sorte de palais où ils accumulèrent toutes espèces de curiosités qui en firent un véritable musée historique du pays et surtout des monarchies mexicaines. Montezuma II en fit sa résidence impériale et on y vit, au début de la conquête espagnole, des portraits de cet empereur et de ses fils, sculptés en bas-relief sur la pierre.

Malheureusement nous n'avons pas retrouvé ce manoir antique; il avait été enseveli sous les constructions modernes qu'élevèrent les vice-rois d'Espagne. Ce château fut, après eux, une caserne, une école militaire, et enfin la demeure habituelle de Miramon, alors qu'il était président réactionnaire-clérical de la République. Maximilien en fit un palais

impérial des plus agréables à habiter l'été, car la colline qui le porte s'élève au milieu d'un vaste parc merveilleusement créé par la nature, avec des ruisseaux d'eaux vives et une végétation arborescente rendue admirable par des massifs immenses d'une essence qui triomphe au Mexique. Ce sont des *ahouhouetes*, espèce de pins-mélèzes d'un feuillage fin, d'une ramure remarquable et qui atteignent des proportions gigantesques; tel l'*arbre de Tula*, spécimen extraordinaire, sans doute le plus grand du monde, qui existait dans le Sud de Mexico, près de la route d'Oaxaja et du Guerrero. Ce géant, d'après les botanistes, a 3.400 ans; sa cime s'élève à plus de 40 mètres; son tronc, très sain et régulièrement cylindré, mesure, à un mètre au-dessus du sol, 11 mètres de diamètre, soit plus de 33 mètres de circonférence; il nous a fallu, pour l'enlacer, 28 hommes se tenant par les mains! Quelle ronde!

On voyait alors un arbre de la même essence, mais de proportions infiniment moindres, dans un faubourg de Mexico. Celui-là a une histoire qui l'a fait dénommer par les Indiens, « l'arbre de la triste nuit », parce que, chassé de Mexico avec ses soldats, Fernand Cortez, accablé de désespoir, s'appuya contre cet arbre et fondit en larmes. Il est vénéré dans le pays et une petite chapelle est établie sur son tronc.

Il existait, enfin, près de Mexico, à 4 kilomètres, un foyer d'attraction auquel le sentiment religieux donnait une importance exceptionnelle. C'est le bourg de Guadalupe, blotti au pied d'un promontoire rocheux, sur lequel s'élève la chapelle de Notre-Dame de Guadalupe, la vierge indienne, patronne du Mexique, qui est, dans tout le pays, l'objet d'une vénération universelle.

De tous temps, cette colline fut sacrée. Au travers des âges du paganisme, c'est là que s'élevait le temple de la Déesse, mère des Dieux mexicains, où se faisaient les sacrifices humains. Depuis que la foi chrétienne a dissipé les croyances antiques, la vierge rayonne sous la coupole dorée

et voit chaque jour les Indiens se prosterner à ses pieds. Au jour consacré pour sa fête, c'est par flots tumultueux, accourus des contrées les plus éloignées, qu'ils se succèdent dans le sanctuaire en processions immenses remplissant les airs de leurs cris de joie.

CHAPITRE III

DEUXIÈME PÉRIODE POLITIQUE

Du 10 Juillet au 30 Septembre 1863

Conséquences des nouvelles reçues à Paris de la prise de Puebla et de l'entrée à Mexico. — Rappel de M. Dubois de Saligny. — Le général Forey, nommé maréchal de France, est rappelé. — Impressions de Napoléon III. — Critique de l'histoire de M. de Kératry. — Bazaine investi du commandement. — Instructions de l'Empereur. — Mesures de réaction cléricale. — Mission mexicaine envoyée à Maximilien. — Déclaration de la Prusse. — Lettre de Napoléon III du 12 septembre. — Considérations relatives à cette correspondance. — Lettre caractéristique du général Bazaine à l'Empereur. — Persistance du maréchal Forey à rester au Mexique. — Ordre du jour d'adieu. — Départ.

Pendant que les semaines s'écoulaient ainsi à Mexico dans une tranquillité relative pour l'élément militaire, et, pour les politiciens, dans les labeurs précipités et malheureux que j'ai relatés, les nouvelles arrivaient en France. A la fin de juin, alors qu'un gouvernement provisoire était déjà créé, l'Empereur recevait les rapports sur la prise de Puebla. En même temps, le télégraphe de New-York lui annonçait notre entrée dans Mexico.

Napoléon III reçut ces nouvelles avec une joie d'autant plus grande que, depuis des semaines, il ne vivait que de sombres préoccupations qu'engendraient dans son esprit les difficultés graves et cruelles qui se dressaient devant nous, à chaque pas, dans les attaques des cadres de Puebla. L'amertume de ces préoccupations patriotiques chez le Sou-